



EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

**Timea Gyimesi\_ Fiche technique 3 – relative à la série de séminaire**

**Les Études francophones à l'heure du numérique par Jean-Michel Devésa, Université de Limoges**

**Szeged, 16-19 septembre 2019**

avec le soutien du projet EFOP-3.4.3-16-2016-00014

„Innovative development of the educational and service performance of the University of Szeged in preparation for the labour market and international competition challenges”

**Table des matières**

- **Descriptif (Podcast 3)**
- **Bibliographie**
- **Fiche pédagogique : séance 1**

Descriptif du module (à intégrer dans la thématique de la « Spécialisation : Francophonie à l'ère numérique », éventuellement dans le module, « Francophonie dans le temps et dans l'espace » ou « Médiations interculturelles francophones »)

Ce module se propose d'introduire l'étudiant à la notion complexe de « francophonie » en développant une lecture critique de cette notion controversée. Il vise à étudier des textes fondateurs.

**Plan du séminaire**

1. Construire la francophonie et les littératures francophones en objet d'étude
2. Des matériaux pour l'analyse (à partir des documents)
3. Lire et écrire au temps du numérique (à partir de Frédérique Toudoire-Surlapierre)
4. Déterritorialisation et reterritorialisation (à partir de Lise Gauvin)
5. Les Écrivains minoritaires et le champ littéraire français (à partir de Tahar Ben Jelloun et de Marguerite Duras)
6. Pour une littérature francophone « qui manque »





EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

## Lire et écrire au temps du numérique (à partir de Frédérique Toudoire-Surlapierre)

*« Ne vous est-il jamais arrivé, lisant un livre, de vous arrêter sans cesse dans votre lecture, non par désintérêt, mais au contraire par afflux d'idées, d'excitations, d'associations ? En un mot, ne vous est-il pas arrivé de lire en levant la tête ? »*

Roland Barthes, « Écrire la lecture », *Essais critiques IV, Le Bruissement de la langue.*

### Le Livre augmenté comme incitation à la projection mentale

Dans toutes ses variantes, le discours à prétention scientifique appréhende le langage en l'arrimant à une théologie, à une théologie du pauvre peut-être, mais à une théologie quand même : alors que Dieu est philosophiquement et théoriquement mort, tout énoncé qui se fonde sur une « vérité » préexistant au langage suppose une instance créatrice. L'exégèse des textes que nous pratiquons dans nos universités valorise, « spontanément », la « précision » de l'expression et le mot « juste », comme si ceux-ci avaient à répondre à l'obligation d'« habiller » et d'orner une idée, un sentiment, une impression, un lieu, un être, etc. La pratique courante est coutumière de ce type d'emploi. À moins d'une « formalisation intégrale », aucun langage ne fait l'économie de l'imaginaire<sup>1</sup> ; un « état neutre du langage » n'existe pas<sup>2</sup>. La réalité advient à la conscience des hommes en la « parlant », le réel ne s'informe pas autrement. Et ce parce qu'il n'y a pas d'homme sans langage<sup>3</sup>. Nous avons en mémoire la « feuille de route » qu'en a tirée Barthes et qu'il a attribuée à l'écriture contemporaine :

*[...] écrire, c'est aujourd'hui se faire centre du procès de parole, c'est effectuer l'écriture en s'affectant soi-même, c'est faire coïncider l'action et l'affection, c'est laisser le scripteur à l'intérieur de l'écriture, non à titre de sujet psychologique [...], mais à titre d'agent de l'action.*<sup>4</sup>

<sup>1</sup>.Roland Barthes, « De la science à la littérature », in *Essais critiques, IV, Du bruissement de la langue*, (1984), Coll. « Points Essais », n° 258, Paris, Seuil, 1993, p. 16.

<sup>2</sup>.Roland Barthes, Art. cit., in *Essais critiques, IV, Du bruissement de la langue*, p. 17.

<sup>3</sup>.Roland Barthes, « Écrire, verbe intransitif ? », in *Essais critiques, IV, Du bruissement de la langue*, p. 23 : « [...] c'est que le langage ne peut être considéré comme un simple instrument, utilitaire ou décoratif, de la pensée. L'homme ne préexiste pas au langage, ni phylogénétiquement ni ontogénétiquement. Nous n'atteignons jamais un état où l'homme serait séparé du langage, qu'il élaborerait alors pour « exprimer » ce qui se passe en lui : c'est le langage qui enseigne la définition de l'homme. »

<sup>4</sup>.Roland Barthes, Art. cit., in *Essais critiques, IV, Du bruissement de la langue*, p. 29.





EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

Cette orientation et cette détermination ne sont plus, ou que rarement revendiquées, elles se manifestent plutôt « en acte » et « en ordre dispersé », à l'exception du secteur de la littérature du moi et de l'intime, de l'autobiographie et de l'autofiction qui, dans la dernière période, même de façon confuse et désordonnée, a « relayé » ces préoccupations, ainsi qu'en témoignent quelques belles réussites. Les réserves de la presse et de l'institution universitaire à l'endroit de ces productions participent majoritairement d'un point de vue moral et quasiment jamais d'une démarche critique et littéraire ayant le procès d'écriture comme repère. L'impudeur qui est reprochée à des écrivains comme Christine Angot, Catherine Millet et Michel Houellebecq, sous prétexte que la littérature, la bonne et la grande, ferait l'économie du déballage et de l'exhibitionnisme, exonère de discerner, et donc aussi de trier, entre les textes relevant d'un « écrire *actif* » et ceux participant d'un « écrire *moyen* », pour reprendre le propos de Barthes à l'endroit de la littérature romantique et de la modernité, et l'appliquer à celle de notre extrême contemporain :

*Ainsi, dans l'écrire moyen, la distance du scripteur et du langage diminue asymptotiquement. On pourrait même dire que ce sont les écritures de la subjectivité, telle l'écriture romantique, qui sont actives, car en elles l'agent n'est pas intérieur, mais antérieur au procès d'écriture : celui qui écrit n'y écrit pas pour lui-même, mais, au terme d'une procuration indue, pour une personne extérieure et antécédente (même s'ils portent tous deux le même nom), tandis que, dans l'écrire moyen de la modernité, le sujet se constitue, s'effectuant et s'affectant par elle : c'est le cas exemplaire du narrateur proustien, qui n'existe qu'en écrivant, en dépit de la référence à un pseudo-souvenir.<sup>5</sup>*

Le « *Texte* » auquel songe à cette époque Roland Barthes, – il l'écrit avec une majuscule –, est « un champ méthodologique où se poursuivent, selon un mouvement plus « einsteinien » que « newtonien », l'énoncé et l'énonciation, le commenté et le commentant<sup>6</sup> ». Il y a quelque chance pour qu'aujourd'hui écrire, ce soit d'une manière plus encore aiguë (tenter de) rendre sensible **la tessiture du discours ininterrompu** (un procès sans fin) dans lequel les hommes se content, s'imaginent, se rêvent et se représentent, c'est-à-dire s'articulent (et se construisent) dans la fiction d'une voix qui serait propre à chacun d'entre eux<sup>7</sup> ; et qu'il faille rechercher

<sup>5</sup>.Ibidem, p. 30.

<sup>6</sup>.Roland Barthes, « Jeunes Chercheurs », in *Essais critiques*, IV, *Du bruissement de la langue*, pp. 107-108.

<sup>7</sup>.Songer à Roland Barthes, « La Mort de l'auteur », in *Essais critiques*, IV, *Du bruissement de la langue*, p. 67 : « [...] le texte est un tissu de citations, issues des mille foyers de la culture [...] » ; « [...] l'écrivain ne peut qu'imiter un geste toujours antérieur, jamais originel ; son seul pouvoir est de mêler les écritures, de les contrarier les unes par les autres, de façon à ne jamais prendre appui sur l'une d'elles ; voudrait-il s'exprimer, du moins devrait-il savoir que la « chose » intérieure qu'il a la prétention de « traduire », n'est elle-même qu'un dictionnaire tout composé, dont les mots ne peuvent s'expliquer qu'à travers d'autres mots, et ceci indéfiniment [...] »





EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

l'épistémè de cette écriture du côté d'une physique « intégrale » conciliant la relativité restreinte d'Albert Einstein et la théorie quantique de Max Planck.

On m'objectera qu'en dépit de ma référence à la science physique ma problématique est « vieillie » et que les présupposés qui la sous-tendent sont singulièrement datés : l'écriture *textuelle* n'est plus qu'un souvenir, qu'une péripétie de notre histoire littéraire, qu'un épisode dont les écrivain(e)s ne se réclament plus ; vouloir la ressusciter ne serait que pure gageure. Je dois donc rassurer mes interlocuteur(trice)s : je n'ai pas assez de candeur pour imaginer que cette littérature expérimentale puisse resurgir dans la production éditoriale française. J'ai en revanche le sentiment que son effacement aussi soudain qu'avait été sa fulgurante et prometteuse apparition s'explique, parmi les multiples facteurs qui l'ont précipité, par le fait que les auteurs qui la pratiquaient ont été confrontés à la contrainte majeure du *livre papier* qui est de restituer l'imaginaire dont les représentations sont potentiellement multidimensionnelles dans le carcan d'une linéarité héritée du signe linguistique et de sa graphie, celle-ci n'étant interrompue qu'au gré des lecteur(trice)s à l'occasion d'une quête d'information, d'une méditation, d'une rêverie voire d'une pause.

Désormais, grâce à l'informatique, nous pouvons disposer d'un outil aux ressources intersémiotiques élargies. Aux mains d'éditeurs et d'auteur(e)s en position de penser non seulement aux moyens de réalisation accrus ménagés par la technique mais surtout aux effets dont celle-ci est porteuse pour ce qui est du travail des formes, au sein de l'ouvroir de chaque créateur, il permet de définir un espace déployant de manière à la fois concrète et dématérialisée un texte cristallisant, pour peu que ses concepteurs le souhaitent, dans sa facture, son architecture et son « fonctionnement » les interrogations, les intuitions et l'apport des avant-gardes artistiques et de la nouvelle critique. Ce que fait André Breton avec « le récit de vie » quand, dans *Nadja*, il insère des photographies et des documents iconographiques qui le dispensent d'encombrer sa narration de descriptions, un écrivain contemporain peut l'amplifier en « dépliant » son livre dans la virtualité avec un impact poétique et émotionnel incommensurable par rapport à celui obtenu par le *livre animé* (ou *livre à système*<sup>8</sup>) dont l'enfance s'émerveille. Celles et ceux qui

<sup>8</sup>.En anglais livre *pop-up* ou *pop-hop*.





EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

demeurent attachés aux exigences et au plaisir de l'écriture auraient tort d'agir comme si la défense de la littérature excluait, par principe, l'option numérique. J'appelle au contraire de mes vœux les esprits curieux à réunir leurs forces et leurs talents pour proposer, très vite, des livres qui soient de *bons* livres et d'authentiques *objets* artistiques différenciés des ouvrages uniquement « numérisés » voués à déferler sur nos écrans. Le *livre augmenté* dont j'esquisse les contours, certes idéalement, mais en me fondant sur les interrogations auxquelles je me suis affronté en rédigeant le roman *Bordeaux la mémoire des pierres* que les éditions Mollat publieront au printemps 2015 dans sa version « traditionnelle », équivaldrait à une *Marelle* (pour me référer au formidable *Rayuela* de Julia Cortozar) à *la puissance n* puisque le texte en serait serti et maillé par un « treillis » de sons, d'images fixes (photographies, peintures, etc.), de séquences cinématographiques et vidéos, puisées dans les archives et/ou spécialement composés, tous ces « ajouts » et ces « illustrations » ayant été conçus comme autant d'invitations à la projection mentale des lecteur(trice)s. Si je me reporte à la très fine analyse de Pierre Marlière qui, dans son essai déjà cité, commente Stéphane Mallarmé en montrant comme *Crises de vers* met en branle une « dialectique du langage » qui surmonte l'« absence » de la « fleur » convoquée par le « mot » par le truchement de l'image psychique et du rêve éveillé<sup>9</sup>, j'en viens à conclure que rien, dans le *livre augmenté* tel que je le pressens, ne serait de nature à contrecarrer et à inhiber l'inclination des lecteur(trice)s à prendre le texte comme un « carburant », sinon comme un « stupéfiant », pour nourrir leurs propres fantasmagories et leur imagination. Refuser de défricher et d'arpenter ce champ équivaldrait à se priver d'un vecteur de création et à laisser le marché décider du sort et de la finalité d'un support qui concurrencera selon moi de plus en plus le *livre papier* dans le domaine de la diffusion des nouveautés, et en premier lieu de celles relevant de la culture de masse, ainsi que des titres tombés dans le domaine public.

<sup>9</sup>Pierre Marlière, *Variations sur le libertinage, Ovide et Sollers*, pp. 122-123 : « En prononçant le mot « fleur », ce n'est pas une fleur que je découvre devant moi, mais son inéluctable absence. Au calice réel de la fleur se substitue le calice sonore du mot la désignant. Le langage n'est rien de moins qu'une virtualité musicale qui fait disparaître la réalité en la nommant. [...] Cette inexorable contradiction est pourtant une étape nécessaire de la dialectique du langage ; de la disparition effective et négative du bouquet surgit, simultanément, son image mentale telle qu'elle se manifeste positivement à la conscience sensible. [...] En effet, le vide nominal est appelé à être comblé spontanément par l'imagination du locuteur. La fleur que je vois en esprit ne sera jamais la même que mon voisin car nous mettons chacun dans l'idée subsumée par une « fleur » nos projections personnelles. » Marlière adosse son raisonnement à la formule célèbre de Mallarmé : « Je dis : une fleur ! Et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »





EFOP-3.4.3 -16-2016-00014 projekt

## Fiche pédagogique (Séance 1-2-3)

**Objectif :** Comprendre le terme « livre augmenté »

**Méthodes :** écouter le podcast 3, la méthode de prise de note à l'université, le vocabulaire ; la culture de débat ; comparer les textes ; contextualiser la contemporanéité technologique qui met en échec la relation avec le livre-papier. Nouvelle épistémologie à l'œuvre : comprendre l'enjeu ce changement relativement à l'objet de l'étude : la francophonie

**Il faut compter 3 cours pour analyser les trois documents prévus !**

- Roland Barthes, l'article « Texte » de l'Encyclopaedia Universalis
- Améla (la fin de son texte sur le « français d'Afrique »)
- Jean-Michel Devésa, « Le Livre augmenté ».
- Frédérique Toudoire-Surlapierre.

Jelen dokumentum a Szegedi Tudományegyetemen készült az Európai Unió támogatásával.  
Projektazonosító: EFOP-3.4.3-16-2016-00014

